

## CHAPÎTRE PREMIER

### L'annonce faite aux élèves

Au milieu d'un parc dont un grand rectangle avait été déboisé et sablé pour servir de cour de récréation (afin qu'ainsi aucune élève ne puisse se dissimuler ou s'échapper pour quoi que ce soit à la surveillance vigilante des maîtresses) s'élevait l'Internat des jeunes filles de la Bonne Société.

On n'y prenait pas de toutes jeunes fillettes, mais celles dont les parents aspiraient uniquement à faire compléter l'instruction et l'éducation reçues dans d'autres établissements préalables.

Il y avait trois classes, ou trois divisions.

La première division ; dite celle des petites qui comprenait les élèves de treize à quinze ans, et sous l'enseignement d'une institutrice nommée Fraülein.

La seconde, dite des moyennes, de quinze à seize ans, que dirigeait Miss.

Enfin la troisième, celle des grandes, de seize à dix-sept ans, dix-huit même parfois lorsque la directrice, couramment appelée Madame, jugeait nécessaire de faire redoubler à l'une des pensionnaires sa dernière année, sous les ordres de Mademoiselle.

Le personnel se composait de trois jeunes servantes robustes pour les gros travaux, d'une cuisinière émérite et d'une fille pour l'aider.

Les classes ne comportant, que chacune vingt élèves, c'était pour soixante internes le confort et toutes les garanties que pouvaient réclamer les familles les plus exigeantes. Aussi la pension était-elle aussi sélect... que fort chère.

On pliait les jeunes filles dès leur seconde année d'internat à une discipline susceptible, de faire d'elles, plus tard, des femmes, des épouses et des mères admirables.

Il n'existait pour ainsi dire pas d'uniforme pour les trois divisions à part le tablier de satinette noire pour les jours de semaine : donc conséquemment de classe. Le trousseau était laissé au goût et au choix des familles ; les petites de la première division devaient cependant obligatoirement porter des chaussettes noires ; les jours de fête : des blanches.

Venons à présent aux faits.

Madame, ainsi que toutes les directrices d'établissements d'éducation, avait été avisée par une circulaire officielle.

Elle fit venir auprès d'elle Fraülein, Miss et Mademoiselle pour la leur lire.

Fraülein était une corpulente blonde aux cheveux nattés et en macarons sur ses oreilles ; plus petite, Miss arborait des cheveux de feu et semblait être pétrie de nervosité ; grande, et malgré cela le visage enfantin avec un petit nez légèrement retroussé, Mademoiselle était une jolie brune.

Les trois maîtresses étaient jolies d'ailleurs, et les unes comme les autres n'avaient pas dépassé la vingt-cinquième année.

— Vous avez bien compris ? leur dit Madame après sa lecture en posant la circulaire sur sa longue table-bureau. Pour vous, Fraülein, qui avez la charge des petites, la chose sera aisée, mais pour vous, Mademoiselle, qui dirigez les toutes grandes, si vous rencontrez quelque difficulté, il vous faudra la vaincre d'une main inexorable. Je suppose que vous devez toutes les trois savoir administrer une fessée et ne vous le demande pas. Maintenant, vous allez me copier cette circulaire et la lire à vos élèves en entrant dans vos classes respectives ainsi que je vous l'ai lue et commentée, je ne veux pas que ni petites, ni grandes, ni moyennes, ne soient prises en traître, et qu'en fautant elles sachent bien dorénavant à quoi elles s'exposent.

Pendant quelques instants on n'entendit plus que le bruit des plumes qui couraient sur le papier.

Puis, chacune sa copie en main, les trois maîtresses sortirent du bureau directorial après un respectueux salut de la tête.

Leur visage n'avait pas eu le moindre tressaillement à la lecture de Madame, mais quand elles furent dans le couloir, Fraülein la première manifesta son entrain :

— Ce que je vais leur en donner sur le derrière, maintenant qu'on en a la permission.

Cette exclamation désignait bien qu'elle le faisait un peu avant, mais sous la custode.

— Et moi donc ! lui répliqua alertement la rousse et vive Miss.

Mademoiselle ne dit rien.

Mais elle pensait à quelques impertinentes dont elle ne claquerait pas sans plaisir ni vigueur les orgueilleux derrières, culotte sur les mollets et jupes autour du cou.

La première dans sa classe, Mademoiselle lut la copie de la circulaire d'une traite, assénant l'effet comme un coup de massue.

Et aux « Ah ! » d'effarement qui sortirent de presque toutes les lèvres, elle répondit en souriant :

— Vous êtes de trop grandes jeunes filles pour que ceci puisse vous effrayer. Si ces sanctions peuvent frapper dans la division des petites, peut-être encore aussi un peu dans celle des moyennes, je juge fort n'avoir jamais le besoin d'employer ici verges ou martinet.

— Oui, oui, approuvèrent des voix faibles.

Miss mit moins de componction.

Elle affirma tout de go que les verges et le martinet danseraient ce matin même sur les derrières « déculottés » des paresseuses, des bavardes, des indociles, et que chacune se méfie.

Quant à Fraülein, elle appuya tout bonnement sa lecture d'un exemple.

— Vous savez toutes ce que c'est que les châtimts corporels ? C'est la fessée. Pour celles qui ne le savent pas, je vais leur faire voir. Mona Wirtz, montez donc sur l'estrade, vous qui chuchotez avec votre voisine au lieu de m'écouter.

Mona, qui était une belle brune de quinze ans, à deux longues nattes qui encadraient le fin ovale de son visage, devint rouge comme un coquelicot, sa bouche se mit à trembler si fort que c'est à peine si on entendit sa protestation :

— Oh... Fraülein...

— Vous m'avez compris? dit Fraülein qui avait quitté sa chaise et l'attendait toute droite au milieu de l'estrade: vous voulez que je commence déjà par vous à me servir du martinet?

La brunette, qui devait connaître cet instrument pour en avoir un tant soit peu goûté dans sa famille, se leva d'un bloc. Mais son élan d'obéissance s'arrêta là.

Ce ne fut que lorsqu'elle vit Fraülein, revenue à sa chaise et qui soulevait le pupitre de son bureau pour y fouiller, qu'elle se précipita à l'estrade en criant :

— Non! non! non!

Fraülein la laissa gravir les trois marches comme un calvaire.

Dans son bureau, elle n'eût pas trouvé le moindre martinet. Il n'y avait encore aucun instrument de correction à l'Internat des jeunes filles de la Bonne Société. Gret, l'une des servantes, ne devait aller en faire les achats que dans le courant de cette même matinée, mais elle se proposait d'y prendre une règle qui n'en aurait pas moins cuisamment cinglé.

Cependant, comme Mona s'était rendue à son ordre tardivement mais s'y était rendue tout de même, elle revint à elle les mains vides.

— Regardez toutes, dit-elle à sa classe, ce qui va arriver à Mona Wirtz, et ce qui vous arrivera les unes après les autres.

Elle plia la grande fillette contre sa hanche, robe et tablier assez courts montèrent dans ce mouvement, découvrant le fuseau de cuisses potelées, et subitement, Fraülein ayant retroussé la petite bavarde, le fond tendu d'une culotte légère, apparut comme un gros paquet blanc.

Il y eut de l'émoi et des frémissements dans la classe, quand les dix-neuf autres élèves virent les doigts de la maîtresse qui déboutonnaient la ceinture de la culotte, tiraient

le pan de la chemise sur le dos et d'une saccade faisaient tomber la culotte sur les mollets. Les deux gestes avaient été si parfaitement combinés que d'un seul coup on vit le derrière, tout le derrière, nu.

Devant ce spectacle, une élève, bien malgré elle, laissa échapper un éclat de rire nerveux. Fraülein ne chercha pas à connaître laquelle c'était, sans même lever les yeux pour la découvrir à sa rougeur inévitable après cette incorrection, elle dit, parlant pour toutes :

— Vous n'avez pas besoin de rire, mesdemoiselles ; Mona Wirtz vous montre son derrière, mais elle verra le vôtre demain et les jours suivants.

Ce rappel au règlement des châtimens corporels fut la douche calmante. On eût dit que les respirations mêmes s'arrêtaient.

La pauvre Mona qui avait d'abord systématiquement crispé son derrière quand on le lui avait dénudé, insensiblement le laissait reprendre sa plénitude normale ; mais la première claque la saisit tellement qu'à nouveau elle serra les joues roses de son postérieur et ne les débrida plus tant que dura la fessée. Une trentaine de bonnes claques graduellement intensifiées qui lui firent le derrière rouge comme une grosse pivoine.

Et ce ne fut pas tout.

Là ne s'arrêta pas son humiliation.

Fraülein lui épinglant aux épaules la chemise contenant dans son pli comme dans un sac blanc les bourrelets du jupon, de la robe et du tablier retroussés, l'obligea à demeurer dans un coin de la classe, debout, culotte aux chevilles, et ses fesses fessées bien visibles à toutes : pour l'exemple.

Madame en faisant sa petite inspection habituelle, ce matin-là peut-être avec un peu plus d'avance qu'à l'ordinaire, vit dans la classe des petites Mona Wirtz ainsi au pilori et après avoir félicité Fraülein de n'avoir pas davantage tardé pour appliquer le nouveau règlement, demanda en souriant à voir le visage de celle à qui appartenait cette lune rouge.

La fessée dut se retourner, et ce fut une épreuve encore bien pénible pour elle.

À la récréation du matin, grandes, petites et moyennes mélangées (si peu d'années les séparaient) on parla beaucoup, à voix basse, du nouveau règlement. On se montra Mona Wirtz qui avait été fessée : la première à étrenner le système rétabli des châtimens corporels, culotte par terre et derrière nu. On regardait aussi Perle Brighth, de la division des moyennes, qui avait reçu une paire de soufflets avec ce regret de la bouche même de Miss que la faute ne fût pas plus grave pour lui permettre de la claquer plus bas et pas seulement de deux gifles.

On ne signalait aucune voie de fait parmi les grandes de la troisième division. Mademoiselle s'était réservée.

Gret, la servante, mit à profit cette première récréation pour faire, sans troubler ni leçon ni heure d'étude, sa distribution d'instrumens acquis. En revenant dans sa classe, chaque maîtresse trouva sur le pupitre incliné de son bureau une verge, un martinet et une baguette de jonc.

Mademoiselle se borna à ranger le tout pêle-mêle après avoir dit à ses grandes :

— Voici la verge, le martinet et la baguette, n'oubliez pas que tout ceci est enfermé là et ne m'obligez pas à le sortir.

Fraülein les accrocha au mur derrière sa tête, sans aucun ordre de graduation pour les fautes selon lesquelles ils seraient employés, là où elle trouva des clous plantés, et dans le seul but évident qu'ils frappassent toujours les regards.

Miss, elle, présenta séparément chaque instrumens en faisant ployer la baguette, claquer sur la paume de sa main les lanières du martinet, et siffler dans l'air la verge de bouleau, tout en appropriant un petit discours à chacun.

C'est ainsi que ses élèves apprirent que pour les légères incartades ça serait la simple fessée à la main nue, culotte écartée ou déboutonnée selon le genre de celles que porterait la fautive, puisqu'il n'y avait pas obligation à ce qu'elles soient plus fermées qu'ouvertes. Au-dessus, ça serait la fessée avec la verge et pour cela, fendue ou non, la culotte descendue en travers des cuisses ; enfin le fouet au martinet, et pour que ça cingle mieux et partout, sans culotte du

tout que l'élève devra retirer de sa place avant de monter sur l'estrade.

— Et... la baguette... Miss ? osa, dans un silence impressionnant, une petite voix peureuse, mais qui tenait quand même à être renseignée.

— La baguette, Rosi Myta, sourit Miss qui avait identifié la curieuse au son de la voix, servira aussi bien pour vos doigts que pour vos mollets ou votre derrière. Je l'emploierai pour corriger les élèves à leur banc quand ça serait un sujet de trouble, en cas de dictée ou de composition par exemple, de leur faire traverser la classe pour venir sur l'estrade. Vous êtes satisfaite ? Pour votre interruption, sachant bien moi-même tout ce que j'avais à vous dire comme quand je devais vous le dire, venez me donner votre main, Rosi Myta.

Rechigner quand verge et martinet sont menaçants sous vos yeux ? Il ne fallait pas commettre cette imprudence. Rosi alla donner sa main à l'institutrice qui réunit les doigts en faisceau et sur leur bout donna une volée de coups de baguette que la grande fille de près de seize ans reçut en piétinant sur place pour ne pas crier.

— L'autre à présent, dit Miss.

Rosi Myta, les larmes aux yeux, tendit sa main gauche comme elle avait donné la droite, Miss mit une nouvelle fois les doigts en faisceau et les cingla arrachant cette fois trois « Aïe... aïe... aïe ! » violents.

Rosi alla se rasseoir en frottant ses doigts endoloris contre la satinette de son tablier noir.

— Avis à votre derrière, Rosi Myta ! dit Miss, je vais surveiller particulièrement votre dictée et si vous me faites plus de cinq fautes, je vous promets une volée qui ne sera pas sur votre fond de culotte. La classe, assez retardée comme ça, commence. Prenez vos cahiers et faites attention : car l'avertissement n'est pas seulement pour Rosi Myta.

Et son livre dans les mains, la baguette hallucinante sous le bras, Miss se mit à dicter tout en se promenant à travers les rangées afin que tout le monde entendît bien.

Puis les cahiers changèrent de main pour que les élèves

corrigeassent entre elles le devoir tandis que Miss reprenait la dictée mais en indiquant cette fois l'orthographe et la ponctuation.

Les cahiers revenus aux mains de leurs propriétaires, Miss alla tout de suite à Rosi Myta.

Un mot ou deux étaient seulement douteux, mais hélas! demi-fautes et quart de fautes qui comptaient, additionnées, dépassèrent de beaucoup le total de cinq...

Pauvre Rosi!

— Levez votre sot derrière de sur le banc, lui ordonna Miss, et couchez le haut de votre corps sur le pupitre.

Les pupitres, solitaires, étaient de plus très espacés, Rosi Myta en occupait le dernier de la première rangée: toutes les élèves allaient donc voir, et bien voir, ce qui allait se passer.

Miss fit un gros bourrelet, à moitié du dos, du tablier, de la robe et du jupon; puis comme c'était une culotte ouverte que portait la tremblante Rosi, elle en écarta si largement la fente que l'on put croire le vêtement subitement déchiré. Mais il n'en était rien. Elle repoussa la chemise sur les reins frissonnant de peur, et exigea de Rosi, sous peine d'une correction encore plus corsée, qu'elle retînt elle-même à deux mains sa culotte ainsi grandement ouverte.

Le séant bombait bien fort hors de la culotte, pas tout à fait immobile mais d'une blancheur laiteuse que le premier coup de baguette stigmatisa violemment.

En même temps qu'apparaissait une longue traînée rouge sur les deux joues, on vit les deux mains se crispier convulsivement sur les deux bords ourlés de la fente de la culotte et les tirer comme s'il eût été possible d'ouvrir la culotte encore plus qu'elle n'était.

Effet de la cuisante douleur, simplement.

— Voilà pour les points, les virgules, les trémas, les apostrophes, disait Miss en faisant littéralement danser la baguette sur les fesses qui se striaient d'écarlate, les accents!... graves!... aigus!... circonflexes!... Et je vais vous en mettre... sur le derrière, des points... d'exclamation!

Le derrière ainsi ponctué sautait furieusement, sa





*Le séant bombait bien fort hors de la culotte.*